

Pauline Deysson

LA BIBLIOTHÈQUE

Mourir

www.paulinedeysson.com

Copyright © 2024 Pauline Deysson
Couverture : Michel Becker

ISBN : 978-2-9558140-8-6
Dépôt légal : Août 2024

Site internet : www.paulinedeysson.com

À ceux qui sont partis

SOMMAIRE

Chapitre 1 : La Route de la Résolution	9
I.....	10
II.....	42
III.....	58
Chapitre 2 : La Montagne des Pas perdus	83
I.....	84
II.....	99
III.....	111
IV.....	143
Chapitre 3 : La Combe des Ombres	163
I.....	164
II.....	186
III.....	210
IV.....	230
Chapitre 4 : Le Désert du Doute.....	261
I.....	262
II.....	284
III.....	303

Chapitre 5 : La Source infinie	335
I	336
II	359
III	376
Lexique	399

CHAPITRE 1 : LA ROUTE DE LA RÉOLUTION

I

Antonie l'avait sauvée.

Ivan venait de lui être arraché.

Une vague de chaos déferlait en elle. Double absence. Le néant menaçait de l'engouffrer.

Cet instant de paix, l'Arbre aux Mille Murmures, le livre et la plume dans sa main, la vision s'effaçait si vite qu'elle doutait de sa réalité. Elle avait serré les deux objets, posé la plume sur le livre, et l'obscurité l'avait engloutie.

À présent n'existaient plus que les ténèbres.

Une histoire, une page vierge où elle était libre de déverser toutes ses émotions...

Antonie l'avait sauvée.

Ivan venait de lui être arraché.

L'enfant de leur amour s'éteignait, elle l'avait senti partir alors qu'elle traversait la porte.

Pourtant, des restes de lui demeuraient, des idées avortées, son corps, son âme, elle ne faisait plus la différence.

Était-ce cela, cette chose qui grandissait en elle et la quittait en même temps, le résidu que la Bibliothécaire avait protégé de Jean ?

Pourquoi souffrait-elle ainsi, déchirée par des vagues de douleur ? Elle revoyait en boucle Ivan terrorisé, avalé par le sol,

Jean qui prenait sa place et la paralysait, l'effaçait, l'étouffait. Jusqu'à ce que la bienveillance d'Antonie l'entoure, lui permette de franchir l'ultime porte, le centre du labyrinthe. Et après... Quoi ?

Le néant ?

Non.

Émilie existait, ce qui hurlait pour naître d'elle existait ; tant pis si l'enfant était difforme, si l'histoire était bancal. Elle ne les laisserait pas s'éteindre.

Le noir autour d'elle prit corps, une sphère immense que craquelaient d'infimes étincelles, un monde inachevé dont, démiurge, elle percevait l'entièreté. Contenant et contenu, la sphère était une cité, la cité était l'univers, source de toute souffrance, de toute beauté, source déformée, source infinie aux rues crochues, aux tours pointues, silhouette d'une ville déchiquetée. Arches brisées et ponts en impasse, la ville univers se déployait et s'effondrait en même temps. Ce monde jadis harmonieux serait à l'image de son âme, fragmenté, chaotique, repoussant.

L'absence prenait corps, ce qui était en elle se détachait d'elle, un homme courait parmi les ruines. Il fuyait. Ses longs cheveux d'un blanc de neige, parsemés de mèches sombres, flottaient dans son dos. Il n'avait pas conscience de la grande sphère noire au-delà de la cité grise, de la présence d'Émilie loin de lui. Il ne pouvait échapper à la douleur, il était la douleur.

Créer était obligatoire, créer était impossible, écrire est inscrit dans ta nature, sans logique, sans raison valable, certains sculptent, peignent, composent de la musique ou racontent des histoires, créer serait aussi le destin de ce personnage, le sort auquel il cherchait à se soustraire, créer dans cet univers contrefait, source infinie du mal et du bien.

Une foule en colère le poursuivait, les il faut, les tu dois, il défiait la gravité pour leur échapper, le jeune homme aux longs cheveux. Infatigable, il courait, trébuchait, se relevait, puisqu'il tenait tant à s'enfuir, Émilie dessina une issue, une porte vers la Terre, un passage en forme d'orgue, point d'orgue, comme ces colossaux instruments à Alma, si l'on allait vers la Terre la

couleur était de mise, que diable, toujours du blanc, du noir, du gris, mais la couleur serait à l'image du reste, difforme. Faibles teintes pastel recroquevillées au milieu de grandes étendues tristes, flaques de bleu ou de rouge reflétant un ciel éternellement vide, taches vertes ou jaunes à flanc de mur, elle ne parvenait plus à s'arrêter, le récit et la souffrance jaillissaient hors d'elle, jusqu'à ce que l'homme atteigne l'orgue, ainsi il serait musicien, la multitude grossissait derrière lui, vociférait des insultes incompréhensibles. Il goûterait à la mort et son nom serait...

Émilie fut interrompue par une force invisible. Bloqué devant l'orgue, le fuyard se dressa sur le gigantesque clavier de pierre et toisa la foule du regard. Le silence s'abattit. Il goûterait à la mort et son nom serait...

« Je m'appelle Orisha et je ne veux pas mourir ! »

Il se retourna et poussa de ses mains dérisoires l'immense instrument.

Il luttait contre elle, elle luttait contre lui, il franchirait cette barrière. Il en paierait le prix. Il souffrirait comme elle.

Très lentement, une fissure apparut entre les deux tuyaux centraux. Millimètre après millimètre, les battants d'une porte se dessinèrent ; quand l'ouverture fut assez large, Orisha s'y glissa. Au milieu du passage, des éclairs jaillirent de la pierre et le retinrent. Une musique terrifiante s'éleva dans les airs, une musique dont les notes étaient les paroles, et chacune d'elles énonçait l'interdiction, la transgression, la punition.

Orisha résista, demeura suspendu, les traits crispés par la concentration. Il écarquilla les yeux et hurla tandis que ses mains disparaissaient, brûlées par la foudre. Son cri cessa subitement pour ne laisser qu'un visage contorsionné de douleur. Muet, mutilé, il fut projeté hors de la ville, de l'univers, de la Source infinie.

Souffrance, libération. À présent qu'il était comme elle, Émilie décida de se matérialiser à ses côtés. Elle n'avait plus de raison d'exister dans une autre dimension ; difforme son

histoire, difforme son enfant, mais quelque chose était né. Il fallait avancer.

Au loin, la Fête Fabuleuse battait son plein, plus aucune âme n'arpentait les limbes pour venir rêver dans les livres de la Bibliothèque. La Terre était perdue, Orisha s'en rendrait bientôt compte, que feraient-ils ensuite ? Ils sombreraient à leur tour, car leur songe n'avait pas de sens.

Il devait comprendre, la voir, réaliser qui elle était et ce qu'elle avait fait, ce qu'elle avait voulu être et ce qu'on leur avait volé. Il devait la haïr et la plaindre, l'aimer et la fuir...

Ils se trouvaient dans une vaste plaine d'un jaune éteint. Aucun arbre ne poussait, aucune pierre ne venait rompre la monotonie du paysage ; des collines vallonnées, du même gris délavé que le ciel, s'étendaient à perte de vue. La Terre, telle qu'Émilie la considérait.

Orisha se tenait non loin d'elle.

À genoux, les yeux exorbités, il fixait ses moignons sanguinolents.

Horriifiée, fascinée, Émilie était partagée entre une satisfaction perverse et un dégoût certain. Tout était si vrai ! Orisha existait en dehors d'elle. Il avait choisi son nom, choisissait à présent de ne pas la regarder. Il lui appartenait et ne dépendait plus d'elle.

« Orisha. »

Le jeune homme ne réagit pas. On eût dit une statue, dont les moignons de pierre laissaient échapper des gouttes de sang.

De la même taille qu'elle, ses cheveux blancs et lisses tombaient jusqu'à ses hanches. Ses pupilles noires, accentuées par d'épais sourcils sombres, emplissaient la quasi-totalité de son œil. Son long manteau clair recouvrait des habits aussi pâles que sa peau.

Émilie l'appela à nouveau. Posa la main sur son épaule.

Orisha hurla.

Sa voix ne pénétrait pas l'espace, ne pouvait être éloignée en se bouchant les oreilles.

Privé de ses cordes vocales, il hurlait dans l'esprit d'Émilie. Sous le choc, elle tomba à genoux.

La souffrance d'Orisha l'envahissait ; il ne tolérait pas de répartition.

Émilie oubliait qu'elle se trouvait dans une histoire, un livre-rêve qu'elle était en train d'écrire.

La Bibliothèque n'existait plus, tout se réduisait à une insupportable douleur. Ses mains la brûlaient, sa gorge asséchée se désagrégeait de l'intérieur.

Hors de contrôle, Émilie roula sur Orisha, qui perdit l'équilibre.

Son cri cessa, il se releva et regarda sans comprendre celle qui venait de le percuter. Émilie se vit dans sa pensée, une jeune femme de vingt-cinq ans environ, aux cheveux blond cendré mi-longs et aux yeux bruns ébahis. Lentement, la souffrance s'atténua.

« Qui est-elle ? Que fait-elle ici ? Cette vallée est si terne... Mes mains. J'ai mal aux mains. Ma gorge est si sèche... Cette femme, pourquoi est-elle ici ? Non, ce ne peut pas être elle qui a parlé, là-bas. Elle qui m'a arraché à moi-même. Je courais, pourquoi étais-je là-bas ? Je ne me souviens de rien... En ouvrant la porte, je pensais revenir sur Terre. Où suis-je ? »

Émilie mit du temps à comprendre pourquoi Orisha ne lui parlait pas directement. Il n'avait pas réalisé qu'elle entendait ses pensées. Elle tenta de lui répondre de la même manière ; en vain. Pourquoi refusait-il de l'écouter ? Elle l'avait créé. Elle aussi avait hurlé, avait souffert, elle savait ce qu'il ressentait.

« Orisha.

– Comment connaît-elle mon nom ? Vient-elle de la Source infinie ? Je ne me souviens pas...

– Orisha, j'entends ton esprit. J'ai vu ce qui s'est passé à la Source infinie. »

Pendant quelques secondes, Orisha n'osa pas penser. Il réagit par image, sans se douter de l'inutilité de son effort. Pour le rassurer, Émilie se tut, jusqu'à ce qu'il émette une nouvelle parole.

« Tu m'entends ?

– Oui.

– Qui es-tu ?

– Je suis Émilie.

– Comment as-tu pu quitter la Source infinie sans subir le même sort que moi ?

– Je suis l’auteur du rêve que nous vivons. Je ne risque rien.

– Un rêve ? De quoi parles-tu ? J’ai perdu mes mains et ma voix, je ne peux plus créer ! J’ai si mal que mon cœur est sur le point d’exploser. Et tu me dis que cela n’est qu’un rêve ?

– Le monde que tu voulais rejoindre n’existe plus. Tu as souffert pour rien. Ce que je t’ai infligé, je le vis dans mon âme. Nous sommes dans un rêve et tout est vain.

– Tu mens... Tu mens !

– Lis en moi, tu verras que je dis la vérité. »

Émilie lui imposa ce nouveau pouvoir, lui donna la capacité de lire ses pensées comme elle percevait les siennes, de partager la douleur et la détresse qui la broyaient, sur Ivan, sur Antonie, sur la Bibliothèque.

Orisha ferma les yeux et serra ses bras contre sa tête.

« Arrête, arrête ! Je n’ai pas demandé à voir cela !

– Parce que tu crois que je désire ce qui nous arrive ? Que j’ai voulu ce qui est advenu ? Vois mon passé, vois notre présent et dessine l’avenir ! »

Émilie projeta ses souvenirs vers Orisha. Ivan, le labyrinthe, la Fête Fabuleuse, qu’il comprenne, qu’il l’aide à trouver une solution, puisqu’il existait, puisqu’il aspirait tellement à vivre !

Incapable de hurler, incapable de résister, Orisha se mit à courir. Aucun chemin ne serpentait en travers de l’herbe ; aveuglé par le désespoir, le jeune homme avançait au gré des pentes et des talus.

Émilie le poursuivit. Il s’évertuait à combattre sa volonté. Elle se rappela les âmes rendues sourdes par l’affolement, ralentit pour donner plus de corps à ses pensées. Orisha lui céderait, il le fallait ; elle mettrait un terme à cette échappée absurde.

« Orisha, arrête de fuir !

– Je refuse de rester avec toi. Tu es un monstre, tu m'étouffes, tu me fais peur !

– Je suis tout ce que tu as. Sans moi, tu n'existerais pas !

– Puisque je suis condamné, je préfère mourir tout de suite ! Cette vie ne mérite pas d'être vécue. »

Émilie vit par les yeux d'Orisha. Il se tenait au bord d'une falaise, devant une mer de nuages, un lieu à peine entrevu en pensée au sortir de la Source infinie.

« Ne saute pas !

– Je ne peux plus créer. Je souffre, alors qu'il aurait pu en être autrement. Des centaines de réalités existent en dehors de moi, et tout cela n'est qu'un rêve ? Je ne peux le supporter. Que tout s'achève, ou que tout recommence. »

Émilie n'eut pas le temps de réagir.

Orisha sauta, tout devint blanc.



Le bureau d'ébène d'Antonie se substitua à la vallée herbeuse. Changement de réalité.

Une partie d'elle avait toujours su qu'elle se tenait là, assise, déversant l'encre de sa volonté sur les pages de son premier livre.

Orisha venait de se suicider.

Son personnage difforme refusait de vivre... Ce n'est pas comme si elle lui promettait un avenir radieux. Elle avait commencé une histoire, commencé pour évacuer ce qui la déchirait, commencé parce que quelque chose en elle exigeait d'exister maintenant, ou de mourir à jamais, et ce quelque chose avait disparu sitôt créé...

Orisha n'avait pas supporté les images, ces mêmes images qui revenaient avec une force accrue maintenant qu'Émilie était sortie de son rêve. Ivan et elle mêlant leurs âmes au cœur du dédale, Jean surgissant au milieu d'eux, l'ancien apprenti d'Antonie, la peur sur le visage d'Ivan, où était-il ? En imbriquant sa volonté dans la sienne, elle l'avait sauvé d'une mort certaine... Cependant, elle n'avait eu d'autre choix que de

rester dans le labyrinthe, de résister à l'appel de Jean, tandis que le rêveur se perdait dans les limbes. Sans l'intervention d'Antonie, elle aurait succombé, serait devenue l'esclave de cette pensée tyrannique. Mais elle s'était échappée, et la Bibliothécaire avait reçu de plein fouet l'attaque mentale que Jean destinait à son apprentie.

Contrairement à son personnage, Émilie ne pouvait se laisser happer par le désespoir, se jeter dans le néant et attendre que tout recommence. Elle était là, dans la Bibliothèque, assise devant le bureau d'Antonie, en haut des escaliers.

À ses pieds s'étendaient les tables prévues pour les rêveurs, vides malgré les portes grandes ouvertes.

Émilie s'approcha des limbes, cet extérieur hors du temps et de l'espace, peuplé de signes d'or, dans lequel flottait la Bibliothèque. Elle n'y avait jamais pénétré de son plein gré. Ce lieu où le corps et l'âme se séparaient était dangereux pour les Bibliothécaires ; déstructurant leur volonté, il en faisait des proies faciles pour Jean.

Jean, qui avait choisi de retourner sur Terre pour créer le Technomonde, et faisait à présent rêver les hommes à travers leur Revery, rendant inutiles leurs séjours nocturnes au milieu des livres... Se pouvait-il qu'il ait triomphé d'Antonie ? À moins que la Bibliothécaire soit parvenue à le chasser, au prix de sa vie ?

Alors que cette pensée traversait Émilie, Antonie apparut entre les battants de la porte. Elle entra en flottant, se matérialisant progressivement, et tomba à genoux. Sa longue tresse noire, devenue grise, se confondait avec sa robe.

Les jambes flageolantes, le cœur battant à tout rompre, la gorge d'Émilie finit par se desserrer pour laisser passer une voix tremblante.

« Antonie...

– Émilie. Tu es saine et sauve. Tu as trouvé ta plume...

– Comment vous sentez-vous ?

– Affaiblie. J'ai poursuivi Jean dans les limbes...

– Où est-il ?

– Retourné sur le Technomonde. »

Le souffle court, la Bibliothécaire se hissa péniblement sur l'un des bancs où, jadis, s'asseyaient les rêveurs. Pâle, le dos voûté, les yeux ternes, elle fixait Émilie sans la voir. Son regard s'éclairait en survolant la plume de son apprentie, puis repartait dans le lointain. Désarçonnée, Émilie ne savait pas quelle attitude adopter.

Son désarroi l'emporta sur le reste.

« Qu'en est-il d'Ivan ? Son âme a-t-elle eu le temps de regagner son corps ?

– Je l'ignore. Après ce que Jean lui a infligé, sa survie relève du miracle...

– Nous avons mêlé nos volontés.

– Oui. La concentration de vos pensées a réduit le labyrinthe à son essence la plus stricte. Vous étiez tellement immergés dans le livre que, dans la Bibliothèque, vos silhouettes se discernaient à peine. Lorsque Jean s'est servi d'Ivan pour passer, l'esprit qu'il avait déversé en toi a résisté. À l'inverse, tu t'es retrouvée affaiblie : Jean a absorbé une partie de ton énergie pour se matérialiser, l'énergie que tu avais partagée avec Ivan.

– Cela explique qu'il m'ait dominée aussi facilement.

– Retenu par toi, Ivan a mis du temps à quitter le rêve : son âme a été déchirée entre le livre et les limbes. Il est parti lorsque tu as franchi la porte... Le labyrinthe avait beaucoup changé. Vous n'étiez plus les mêmes, ni toi ni lui. Cela a retardé Jean, mais j'en ai également payé le prix. J'ai été trop longue à vous retrouver. Quand je suis arrivée, j'ai utilisé toute ma volonté pour te protéger. L'offensive de Jean avait beau avoir été préparée pour toi, modelée en fonction de ton caractère et de ce que Jean estime être tes failles, elle s'est admirablement adaptée à moi.

– Comment est-ce possible ?

– Une réalité violente pour faire voler en éclats l'idéal, un soupçon de désespoir pour ouvrir la voie au doute, une vague de remords nappée d'amertume, jusqu'à ce qu'il ne reste qu'une ambition, l'unique solution possible, la piètre utopie du Technomonde... Voici l'attaque qui t'était destinée.

– Vous êtes au-dessus de cela. Votre créativité vous a toujours portée outre ces limites.

– Ne me place pas sur un piédestal. J’ai mes faiblesses... Et nous nous ressemblons plus que tu ne le penses. »

Se ressembler... Antonie possédait une imagination débordante et aspirait à faire rêver les hommes. Émilie voulait écrire sans savoir quoi et peinait à mettre de côté ses émotions pour dépasser sa réalité.

« J’ai retenu Jean, reprit Antonie. Je l’ai combattu, il a fui par le centre du labyrinthe. Il s’est servi des signes pour faire apparaître une autre porte. Je suppose qu’Ivan lui a montré le chemin... Ses pensées dispersées faisaient une piste facile à suivre.

– Que s’est-il passé dans les limbes ?

– J’ai suivi Jean. J’espérais l’arrêter... Il fusait dans le vide, j’ai égrené des pensées en route. Lorsque j’ai interrompu ma course pour reconstituer mon esprit, Jean en a profité pour disparaître.

– Êtes-vous blessée ?

– Je me sens perdue... J’ai été agressée par une volonté. Les traces sont difficiles à évaluer. »

Antonie se tut. Abrupt, inattendu, son silence repoussa Emilie dans ses propres doutes. Elle sentait encore ses mains et sa gorge la brûler, les poignets sanguinolents d’Orisha se superposaient aux siens. À ces images se superposaient des souvenirs et des suppositions. Les rêveurs qu’elle avait rencontrés dans le labyrinthe vivaient-ils tous dans la Fête Fabuleuse ? Efià avait-elle survécu à son dernier songe sans tomber dans l’inaptitude ? Adam, Cheng, Lorelei, Naomi étaient à la merci de leurs propres désirs. Elle ne partagerait plus leurs rêves, ne leur donnerait plus de surprise ou de nouvel horizon. Derrière chacun d’eux se dressait l’ombre de Jean. Jean qui avait englouti Ivan, Jean qui barrait son avenir. Jean qui menaçait Antonie. Jean, inaccessible, invincible.

« Dans les limbes, Jean n’est pas comme nous, reprit soudain Antonie. Il parvient à se diriger sans abandonner le cours de sa pensée. C’est la marque d’une volonté considérable... »

– Son point fort.

– Il aurait fait un Bibliothécaire remarquable. »

Le regard d'Antonie se voila. Elle ferma les yeux, les rouvrit, reprit d'un ton ferme :

« Ces émotions ne me ressemblent pas. Je ne dois pas me laisser aller. »

Déconcertée, Émilie ne répondit pas tout de suite. Elle avait toujours connu Antonie sûre d'elle, aussi bienveillante qu'inébranlable... Antonie ne pouvait pas céder. C'était impossible.

« Puis-je vous aider ? hasarda-t-elle.

– C'est un combat que je dois mener seule. Un bon livre et mes pensées devraient retrouver leur cours normal. Ce n'est pas comme si les rêveurs m'attendaient. J'ai tout le loisir de lire, à présent. »

La certitude sur son visage, façade, les rides au coin de ses yeux, peur ? Une présence qui se cherchait, l'absence des rêveurs se creusait à chaque instant entre elles, cette longue file d'âmes qui les avaient toujours entourées, rapprochées, séparées.

« En savez-vous davantage sur la Fête Fabuleuse ?

– Je n'ai rien pu obtenir de Jean. Je suppose que le Revery a évolué et permet aux hommes de rêver éveillés... Ils n'ont plus besoin de dormir.

– Peut-être s'arrêtent-ils dans les limbes, comme les bébés ?

– Non, les limbes sont vides. J'ai déjà essayé de m'y rendre, avant... Je pouvais entendre les âmes. Elles semblaient à la fois très loin et très proches de moi. Leurs voix me parvenaient, ou des échos de leur monde, et je savais qu'elles attendaient, qu'elles cheminaient entre le Technomonde et la Bibliothèque. Aujourd'hui, ce n'est plus le cas.

– Comment pouviez-vous sentir les âmes ? Lors de mes passages dans les limbes, j'avais à peine la force de percevoir ma propre conscience...

– C'est une question d'habitude. Un rêveur normal fuse à travers les limbes sans se soucier de rien. Il est aimanté vers la Bibliothèque et parvient à l'atteindre dès qu'il est en âge de faire

des rêves élaborés. Les bébés rêvent dans les limbes, à même les symboles, sans transition ; ils font des songes très simples en comparaison des adultes qui ont appris à lire. Des rêves à l'état brut, des impressions, des images fugaces ; une fois qu'ils regagnent la Terre, il n'en reste rien. Au fur et à mesure qu'ils grandissent, leur âme voyage avec plus de témérité et finit par rejoindre la Bibliothèque. Un Bibliothécaire, lui, entre dans les limbes corps et âme et les voit pour ce qu'elles sont : fascinantes et infinies. Rien ne le retient avant, rien ne l'attire après. Dans cet espace, ses émotions et ses pensées se détachent les unes des autres ; s'il se laisse porter, il se désagrège. Dans l'intervalle, il peut percevoir l'écho de certaines âmes autour de lui, qui suivent une idée jusqu'à la Bibliothèque ou retournent vers leur corps resté sur Terre, des âmes qui n'ont pas encore atteint leur pleine vitesse et hésitent entre les mondes. S'il s'approche suffisamment d'un signe, il sentira les bébés qui convergent au même endroit. Seuls ces rêveurs, dans l'entre-deux ou dans l'infime commencement, nous sont accessibles. Ou plutôt, nous étai⁴ accessibles. »

Étaient... Avant la Fête Fabuleuse. Avant que Jean ne mette en pièces le lien entre la Terre et la Bibliothèque.

Et après... Quoi ?

Le néant ?

L'histoire ne pouvait pas s'arrêter là.

« Nous pourrions traverser les limbes. Aller sur le Technomonde et vaincre Jean. Rouvrir la porte entre les mondes.

– Traverser les limbes sans l'aide d'une âme est terriblement difficile. Cela demande une parfaite connaissance de soi. Il faut s'absorber dans un désir unique et y soumettre l'ensemble de son être. Rester parfaitement cohérent avec soi-même. Si nos pensées entrent en contradiction, la course s'arrête. Il m'a fallu une éternité pour trouver la force de me matérialiser dans la Bibliothèque.

– Jean y est parvenu. Pourquoi pas nous ? »

Antonie lâcha un soupir profond, lourd de doutes et d'hypothèses enfouis. Émilie attendit. Jusqu'à ce que tombe la réponse.

« Parce que j'ai peur.

– Que craignez-vous ? Jean n'est plus là, nous aurons le loisir de nous entraîner...

– Ce n'est pas cela qui m'inquiète. Je connais mes limites et je veillerai à ce qu'il ne t'arrive rien.

– Dans ce cas, de quoi avez-vous peur ?

– J'ai peur de ne plus pouvoir revenir.

– Je ne comprends pas.

– Jean a mis plusieurs siècles à retrouver le chemin de la Bibliothèque, en tuant des milliers de rêveurs. À chacune de ses incursions, il est reparti sans difficulté apparente vers la Terre : c'est le trajet pour venir qui lui pose problème. Bien sûr, nous avons une plume, nous pouvons communiquer avec les hommes et nous glisser en eux sans leur faire de mal, mais que se passera-t-il si, une fois là-bas, rien ne se déroule comme prévu ? Si nous ne parvenons ni à vaincre Jean, ni à revenir ici... J'ai peur d'affronter à nouveau la réalité, et de découvrir que mon imagination n'est pas à la hauteur.

– Nous devons essayer. Nous ne pouvons pas attendre indéfiniment. Lire et écrire sans rêveurs pour partager nos vies n'a pas de sens. Et qui sait... Peut-être retrouverons-nous Ivan. »

Le tremblement dans la voix d'Émilie était palpable.

« J'ai perdu sa trace, murmura la Bibliothécaire. J'étais trop concentrée sur Jean, puis sur mes propres émotions, pour être réceptive à sa présence. J'ignore s'il a franchi la porte entre nos mondes.

– Je dois partir à sa recherche. M'assurer qu'il n'est pas égaré dans les limbes... C'est moi qui l'ai mis dans cette situation.

– Tu n'es pas encore capable de voyager seule dans les limbes.

– N'est-ce pas en essayant que l'on apprend ?

– C'est en écrivant.

– Quel est le rapport ?

– Écrire te permet de te connaître intimement. Chacune de tes idées, de tes pensées, de tes émotions peut devenir un personnage : en écrivant, tu dissèques ainsi les moindres pans de ton intériorité. C'est le seul moyen de t'aguerrir dans l'exploration des limbes, qui te mettront face à toi-même et à tes contradictions. En t'évadant dans l'écriture pour mieux te retrouver, tu seras plus forte. Capable de te concentrer plus longtemps sur un objectif unique. Capable de repousser les réflexions parasites susceptibles de te faire perdre ta route. Capable de voyager dans les limbes... Et de m'accompagner vers le Technomonde le moment venu. »

Émilie s'attendait tellement à ce qu'Antonie tente de la dissuader qu'elle ne sut pas quoi répondre. Sa surprise arracha un faible sourire à la Bibliothécaire.

« Je vais lire et redevenir moi. Chasser cette peur qui ne ressemble pas. Je retournerai dans les limbes pour chercher Ivan. Nous trouverons ensuite le moyen d'ouvrir le passage vers le Technomonde.

– Et moi... Je vais écrire. »

L'image d'Orisha emplit l'esprit d'Émilie. Maintenant qu'Antonie était de retour et que l'univers de la Bibliothèque se restructurait autour d'elle, l'ampleur de ce qui lui restait à accomplir l'effrayait. Elle avait mutilé son personnage. De l'histoire qu'elle avait en tête avant l'agression de Jean ne subsistaient que des débris épars. Elle avait entrevu un paysage, une ville merveilleuse. Puis, fugaces, des héros d'une aventure encore à écrire. Elle avait franchi la page et voilà qu'elle se retrouvait seule face à un être aussi torturé qu'elle, dans des collines désertiques au milieu de nulle part...

Le hurlement de douleur d'Orisha résonnait en elle, ses mains disparues, son désespoir. Suite au retour d'Antonie, une partie de ce qu'Émilie avait éprouvé au début de son livre se désolidarisait d'elle. Elle commençait à percevoir Orisha comme un être d'encre et de papier bien distinct d'elle, un innocent victime de ses propres pulsions destructrices. Le remords le disputait à l'inquiétude, le chagrin à la colère.

Elle était responsable de la difformité de son personnage...

Elle avait transcrit sa souffrance dans cet être.

Elle ne pouvait pas faire marche arrière.

Le sort d'Ivan demeurait incertain, Antonie était affaiblie et la Bibliothèque déserte. Supprimer ce début revenait à nier ce qui, après l'avoir déchirée, la hantait. Quand bien même elle essayait, elle doutait qu'Orisha se laisse faire. Son premier personnage avait choisi son nom et fui la folie meurtrière de sa créatrice : si elle s'efforçait de lui rendre ses mains et sa voix, jusqu'où lui permettrait-il d'aller ?

« Tu sembles pensive, commenta Antonie. Le début de ton rêve n'a pas dû être facile.

– Mon histoire a mal tourné. J'ai imaginé un univers horrible, je voulais que mon personnage souffre et...

– Oui ? »

Émilie répugnait à fournir d'autres détails. Son livre, si piètre soit-il, lui appartenait ; en dire davantage sur ce qui s'y était produit lui donnait l'impression d'exposer au monde des parties profondément intimes de son être.

« Il s'est suicidé, lâcha-t-elle brusquement. Il a préféré mourir plutôt que continuer à rêver avec moi.

– Il te suffit d'emprunter une route différente.

– Que voulez-vous dire ?

– Si lire revient à partager une vie parallèle pour aller de l'avant, écrire obéit à un processus distinct. Tu as dû sentir, parfois, que plusieurs chemins s'ouvraient à toi. Tu as projeté ta volonté sur l'un d'eux et abouti à une impasse : en tant qu'auteur, tu as le privilège de pouvoir recommencer l'histoire pour la faire évoluer autrement. Retourne à la page où ton choix s'est joué, brandis ta plume et modifie ta décision : l'encre disparaîtra pour donner une nouvelle chance à tes créations. »

Des chemins... Elle n'avait songé qu'à partager sa douleur. Quelques possibles s'ouvraient à elle, des images, des lieux, rien d'assez consistant pour en tirer un rêve construit.

« Admettons que j'achève mon histoire. Combien devrai-je en écrire avant de pouvoir vous suivre dans les limbes ?

– Je ne t'en demanderai qu'une seule. »

Émilie scruta la Bibliothécaire. Un livre, c'était peu au regard des risques encourus. Peu, quand elle se remémorait à quel point elle avait cédé facilement devant Jean. La présence d'Ivan avait beau l'avoir rendue plus vulnérable, ce n'était pas une excuse. Elle demeurait lucide sur le chemin à parcourir.

Utiliser l'écriture pour affronter ses émotions...

« Comment savoir si l'on suit la bonne route ?

– Sur le moment, c'est impossible. L'écriture est un exercice semé de pièges et de retours en arrière. L'exécuter sans faillir reviendrait à maîtriser à la perfection sa volonté : il faudrait à la fois avoir prévu ton histoire du début à la fin, dans ses moindres détails, et rester capable d'improviser pour garder la spontanéité nécessaire à l'écriture immersive des rêves. Ce sont deux objectifs opposés.

– N'y a-t-il qu'une seule voie correcte ?

– Loin de là. Ce n'est pas le chemin en lui-même qui est juste ou erroné, mais l'enchaînement entre les différents carrefours. Comme pour la lecture, l'incohérence est le pire ennemi de l'écriture. Si, quand différentes pistes se proposent à toi, tu empruntes la mauvaise, tu finiras par aboutir à une contradiction que ton personnage ne supportera pas. Lorsque tu fais le choix d'effacer ce que tu as écrit, libre à toi de remonter aussi loin que tu l'estimes nécessaire. Tu peux intervenir très en amont de ton histoire, changer une seule bifurcation : toutes les autres s'en trouveront modifiées, l'impasse où tu t'es arrêtée se transformera en chemin ouvert. »

Émilie acquiesça. Elle savait ce qu'elle devait faire.

Alors qu'elle gravissait les escaliers, elle vit les longs doigts fins d'Antonie se replier sur un rêve sorti de nulle part.

Sa volonté se durcit.

Elle ne laisserait pas Jean prendre ce qui lui restait sans combattre.



Antonie allait partir à la recherche d'Ivan.
Orisha l'attendait.

Émilie avait beau se le répéter, elle n'arrivait pas à se résoudre à reprendre la plume. Les signes nacrés étaient étonnamment visibles sur son livre, irisés, changeant de couleur quand elle faisait jouer les pages sous la lumière.

Le suicide d'Orisha.

Si elle retournait dans son histoire, elle craignait de provoquer d'autres dégâts, de créer des personnages qu'elle agresserait.

Dans la Bibliothèque, elle parvenait à relativiser, mais là-bas... Elle avait éprouvé une terrible liberté. La plus infime pensée, la moindre émotion prenait corps avant qu'elle ait mûrement réfléchi son choix... Ce n'était pas comme dans un livre classique, où elle devait lutter pour s'affirmer par-dessus la volonté d'un auteur.

Orisha musicien, par exemple. L'idée l'avait traversée parce qu'il cherchait à rejoindre une porte en forme d'orgue, un orgue parce que l'image avait jailli, elle ne se souvenait même pas avoir prononcé le nom de cet instrument lors de son aventure à Alma. Pourtant il était resté, et voilà que son protagoniste se retrouvait musicien. Elle qui ne connaissait rien à la musique, elle avait souhaité un créateur, voulu un écrivain et donné vie à un musicien. Orisha musicien, tel était son nom dans le langage des rêves. En effaçant sa passion pour la musique, Émilie briserait son personnage.

Sur cette route truffée de fausses pistes, elle distinguait de rares buissons de certitudes.

Orisha musicien en faisait partie.

Orisha mutilé et muet, si horrible cela soit-il, le devenait chaque seconde un peu plus, sans l'être tout à fait.

Elle tenterait de réparer cela...

Mais elle devait évacuer l'inquiétude qui la rongait envers Ivan.

Mort ? Dans les limbes ? Dans le Technomonde ? Condamné ? Amnésique ?

Si elle ne faisait rien, cela s'en ressentirait dans son livre. Elle ne voulait pas infliger la souffrance d'Orisha à un nouveau personnage.

Indécise, Émilie partit à la recherche des fées.

Elle avait rencontré par deux fois ces créatures évanescentes, aussi hautes qu'une main et constituées de lumière pure. Des êtres qui, d'après Antonie, représentaient la voix de la Bibliothèque ; les témoins de ses origines, aux apparitions sporadiques et dénuées de logique. La première fois, elles avaient sauvé Émilie d'un gouffre de solitude, après que Jean ait assassiné un rêveur sous ses yeux ; la deuxième fois, elles l'avaient réprimandée car elle ne faisait pas rêver correctement les âmes. Elles symbolisaient pour Émilie la clé du seul absolu capable de dominer Jean : elles connaissaient la raison d'être de la Bibliothèque. Elles savaient s'il pouvait y avoir plusieurs Bibliothécaires, ou si cet état résultait d'une erreur ancienne. Elles auraient pu dire à Émilie si Jean poursuivait une ambition légitime en voulant fusionner le rêve et la réalité, ou s'il s'était laissé gagner par la folie. Elles détenaient le secret de la présence d'Émilie dans la Bibliothèque, en tant que deuxième apprentie d'Antonie. Elles sauraient si Ivan se trouvait dans les limbes.

Devant elle, les rayons familiers s'étendaient à perte de vue. Émilie s'y enfonça. Goûta le son de ses pas au milieu des livres. Marcher l'aidait à affûter sa volonté, à transcrire dans l'espace le mouvement de sa pensée. Une fois prête, elle s'immobilisa et projeta son esprit dans les rayonnages.

Elle était faible. Elle voyait au-delà des livres sans regarder assez loin ; elle percevait la Bibliothèque de manière globale.

L'instinct lui dicta de tendre sa plume vers l'avant, de brandir dans l'espace ce glaive insolite.

Sa pensée fusa. Elle ne visualisait plus les livres. Elle discernait un lieu aux multiples possibles, un dessein qui la dépassait. Antonie était là, ferme et vacillante au milieu du vide. Ailleurs se tenait l'Arbre aux Mille Murmures. À la lisière de sa concentration, de faibles lueurs spirituelles ressemblant à des individus s'efforçaient de l'éluder.

Les fées.

« Venez, répondez-moi, je n'écrirai pas avant de vous avoir vues.

Où est Ivan ?

Venez, répondez-moi.

Je n'écrirai pas.

Venez. »

Elle répéta ces mots en pensée. Elle ne sentait plus son corps, son bras, sa main : seule comptait la plume irisée. Ses mots s'incarnaient en un filament nacré qui parcourait les rayons de la Bibliothèque. Des mots pour piéger l'espace mouvant de ce lieu instable. Des mots saccadés, de plus en plus brefs.

Elle fut attirée malgré elle vers l'Arbre aux Mille Murmures. Sa silhouette, jaillissant d'un tertre de lumière, surgit dans son esprit et l'aveugla.

Son éclat effaça tout le reste.

Émilie ouvrit les yeux près du bureau de la Bibliothécaire, épuisée.

Aucune fée n'avait répondu à son appel.

Orisha, Ivan, Antonie et Jean flottaient épars dans sa tête.

Lentement, sa pensée se restructura.

En se relevant, elle aperçut la Bibliothécaire en contrebas. La voir penchée sur un livre lui procura un choc. Elle était tant de fois revenue du labyrinthe pour l'observer distribuer les rêves aux âmes : elle ne l'imaginait pas autrement.

Assise dans cette posture qui avait si longtemps été la sienne, Antonie lui parut fragile. Qu'arriverait-il si elle décidait de rejoindre l'Arbre aux Mille Murmures ?

La mort des Bibliothécaires lui avait toujours semblé si lointaine... L'idée d'être seule dans la Bibliothèque, sans rêveurs et sans maître, la heurta de plein fouet.

Seule... La première fée était venue pour lui dire qu'elle n'était pas seule. Mais les fées n'obéissaient pas à ses désirs conscients. Les fois précédentes, elles étaient apparues sans qu'elle les appelle. Elles réagissaient à une réalité, non à la convocation d'une volonté. À un besoin viscéral, qui se passait de mots et dépassait le cadre de la pensée.

Émilie ferma les yeux.

Deux vœux se disputaient son cœur et aucun d'eux ne concernait les fées. Elle voulait retrouver Ivan ; elle souhaitait

poursuivre l'aventure avec Orisha. Elle aspirait à rejoindre celui avec qui elle s'était incarnée, à l'état de pensée pure, dans le labyrinthe ; elle brûlait d'écrire, de progresser pour triompher de Jean. L'homme qu'elle aimait, bien qu'il l'oubliait chaque nuit, et l'être qui avait surgi de ses pensées, exigeant d'exister. Ivan et Orisha.

Pouvait-elle atteindre Ivan malgré Orisha ? Projeter hors d'elle, hors de la Bibliothèque, ce qu'elle ne voulait pas déverser dans son livre ? Éloigner l'angoisse qui l'étreignait à la pensée d'Ivan, pour que celle-ci n'infecte pas la suite de son histoire...

Émilie resserra ses doigts autour de sa plume.

Les yeux ouverts, elle imagina des paroles qu'elle tâcha de matérialiser au sein de la Bibliothèque. Le symbole du retour spatial, marqué par l'inquiétude, flottait dans son esprit.

En cherchant les fées, elle s'était efforcée de s'abstraire d'elle-même, de sortir de son corps : il s'agissait à présent de faire l'exact opposé, d'inscrire ses mots dans la réalité de la Bibliothèque. D'extirper son inquiétude pour la transformer en certitude, en un filet d'encre tangible qu'Ivan pourrait peut-être suivre à travers les limbes.

Le trait qui s'achevait en tourbillon, les vaguelettes autour, elle les visualisait dans sa tête. Millimètre par millimètre, elle les grava dans l'espace. La satisfaction qu'elle éprouva en voyant l'encre irisée flotter au bout de sa plume et se maintenir dans les airs fut de courte durée, aussitôt avalée par la concentration.

Une seule distraction, et le symbole se désintégrerait. L'encre n'était pas faite pour persister ailleurs que sur les pages d'un livre...

« Reviens. »

Quand Émilie eut terminé, elle relâcha sa plume ; le mot qu'elle avait tracé fila à travers les portes de la Bibliothèque.

Elle s'écroula.

Elle ignorait ce que son encre deviendrait, mais elle avait essayé.

Elle avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour atteindre Ivan.

Son cœur battait au ralenti. Une étrange sensation d'achèvement la parcourait ; un poids s'était levé en elle.

L'angoisse ne risquait plus de contaminer ses prochains personnages.

Pendant un temps indéfini, Émilie regarda Antonie lire. Quel rêve sillonnait-elle ? Quelles difficultés avait-elle rencontrées en écrivant son premier livre ? La Bibliothécaire dégageait tant d'assurance ; elle ignorait presque tout de son passé. Une faille s'ouvrait entre elles, insidieuse, persistante.

Emilie s'installa sur le bureau d'ébène et ouvrit son livre. Elle vit la grande sphère noire, cette ville univers qu'elle avait nommée la Source infinie, les visages flous des poursuivants d'Orisha, les traits plus précis de ce dernier. Lorsqu'elle brandit sa plume, les symboles se décollèrent du papier, minces filaments aussitôt absorbés par l'outil dont ils avaient jailli. Elle remonta le temps jusqu'à sa première rencontre avec Orisha. Agenouillé dans la vaste prairie, désespéré, elle allait lui parler, entendre son cri. Cette fois, sa réponse serait différente.

Une autre route allait s'ouvrir à eux.

Elle posa sa plume sur la page à moitié vierge et fut projetée dans le livre.



De la même taille qu'elle, ses cheveux blancs et lisses tombaient jusqu'à ses hanches. Ses pupilles noires, accentuées par d'épais sourcils sombres, emplissaient la quasi-totalité de son œil. Son long manteau clair recouvrait des habits aussi pâles que sa peau.

Dans un geste qui se voulait réconfortant, Émilie posa la main sur son épaule.

Orisha hurla.

Elle ne put s'empêcher de céder à cette souffrance, de chuter à nouveau, de rouler contre lui.

Son cri cessa, la brûlure dans ses mains et dans sa gorge s'atténua, les mêmes questions surgirent dans sa pensée.

« Qui est-elle ? Que fait-elle ici ? Cette vallée est si terne... Mes mains. J'ai mal aux mains. Ma gorge est si sèche... Cette femme, pourquoi est-elle ici ? Non, ce ne peut pas être elle qui a parlé, là-bas. Elle qui m'a arraché à moi-même. Je courais, pourquoi étais-je là-bas ? Je ne me souviens de rien... En ouvrant la porte, je pensais revenir sur Terre. Où suis-je ? »

Émilie répondit :

« Je suis Émilie. Qui es-tu ? »

– Je suis Orisha, mais tu ne peux pas le savoir, je n'ai plus de voix pour parler, plus personne jamais ne prononcera mon nom...

– Je t'entends, Orisha. »

Le jeune homme se tut. Il pensa par images et reprit, hésitant :

« As-tu vu ce qui vient de traverser mon esprit ? »

– Non. Je comprends tes pensées ; je ne les vois pas.

– Où sommes-nous ?

– Je l'ignore.

– Comment es-tu arrivée là ?

– Je me suis endormie et en ouvrant les yeux, j'étais ici. »

Orisha la dévisagea. Émilie avait opté pour une demi-vérité. Elle ne devait pas parler de rêve et préférerait éviter de mentionner la Source infinie.

« Et toi, d'où viens-tu ? enchaîna-t-elle. Qui t'a infligé de telles blessures ? »

– Peu importe d'où je viens. Je ne veux plus jamais y retourner.

– Les gens avec qui tu vivais devaient être monstrueux. Ils t'ont mutilé...

– Mes mains ne sont pas le seul prix que j'ai eu à payer pour m'enfuir. Je n'ai pas toujours été muet ; avant, j'avais une voix.

– C'est affreux...

– Maintenant que je suis ici, il faut continuer.

– Par où veux-tu aller ? Il n'y a aucun chemin.

– Peu importe. Ce qui compte est d'avancer. »

D'une foulée ample, Orisha fendit l'herbe terne. Émilie lui emboîta le pas. Des fragments de pensée effrayée lui parvenaient, qu'Orisha s'efforçait frénétiquement de dissimuler.

« Orisha... C'est la première fois que j'entends les pensées de quelqu'un.

– Entends-tu vraiment tout ce qui me passe par la tête ?

– Non. Je peux... Me boucher l'esprit, en quelque sorte. Si je pense de mon côté, je ne t'entendrai plus. »

Orisha se relâcha imperceptiblement.

« Préviens-moi lorsque tu m'écoutes.

– Je prononcerai ton nom pour t'avertir. »

Émilie se mit à réfléchir. Fidèles à ses paroles, ses idées tassaient la pensée d'Orisha : elle s'efforçait de laisser davantage d'indépendance à son personnage.

Avancer sans suivre de chemin précis s'avérait plus ardu qu'elle l'imaginait. Elle percevait de multiples possibilités autour d'elle. Quelle sensation singulière, de pouvoir palper le plus petit brin d'herbe, de sentir le moindre souffle d'air, et de se dire que tout cela advenait par sa seule volonté !

Orisha restait muet. À chaque fois qu'ils parvenaient en haut d'une colline, il marquait un arrêt, regardait autour de lui.

Bientôt, il verrait le Technomonde : il le fallait, puisqu'ils étaient sur Terre.

Mais lui, quelle Terre cherchait-il ? Il savait qu'un monde existait en dehors de la Source infinie, il y avait donc vécu.

Au fur et à mesure qu'ils progressaient, Émilie se forgeait des convictions. Cependant, elle préférait qu'Orisha les formule. Quand il parlait, elle tendait à oublier qu'il s'agissait d'un être de papier ; cela l'aidait, lui, nouveau venu, à s'imposer à elle, omniprésente.

« Orisha. »

Il lui lança un bref regard avant de dire en pensée :

« Je t'écoute, Émilie.

– De quoi te souviens-tu ? Avant d'aller à l'endroit d'où tu t'es enfui, où vivais-tu ? »

Orisha laissa des images couler en lui, tenta de les structurer en vision cohérente.

« Je me rappelle la musique. Pour moi, c'était le plus important. Jour et nuit, je songeais à elle. Les notes faisaient sens dans mon esprit, donnaient corps à mes émotions. Les notes m'emportaient dans un autre monde. Il y avait les histoires aussi... Et la peinture et la sculpture. Certains prétendaient que les histoires constituaient la source des arts. Pour moi, la musique prévalait.

– Les livres existaient-ils ?

– Quand tu me dis 'livre', je te comprends. Je sais de quoi il s'agit, mais j'ai oublié l'origine de cette connaissance.

– Y avait-il des immeubles ? Des appareils technologiques comme... Des téléphones ou des voitures ?

– Ces mots ne m'évoquent rien. Je me souviens de l'herbe verte, des arbres ensoleillés, du sable d'or, des rochers anthracite. Les couleurs et les paysages sont bien plus vifs en moi que tout le reste. Les gens qui vivaient avec moi ont perdu leur visage.

– Te remémores-tu tes parents ?

– Mes parents... Il y en a deux. L'un me pousse vers la musique, m'englobe en elle et fait toute ma joie ; l'autre m'éloigne d'elle, me ridiculise et me fait mal. Masculin et féminin s'entremêlent, impossible de dire qui a fait quoi. Où je suis né, quelle langue j'ai parlée, je l'ignore. J'ai poursuivi la musique. J'y ai mis tout mon être et puis... Plus rien. Ma deuxième vie a commencé... Avec toi, je me retrouverais donc dans la troisième ? Mais cette Terre n'est pas celle que j'ai parcourue. Les collines étaient plus vertes. Si seulement je pouvais partager tout cela avec toi... Ma voix et mes mains le raconteraient mieux que ma pensée. »

L'amertume d'Orisha était palpable. Émilie percevait les gestes avortés, les mouvements de main pour appuyer son propos, l'intonation dans la voix, tout ce qui lui avait été arraché à la Source infinie. Elle ferait marche arrière, bientôt, dès qu'ils atteindraient la ville...

« Émilie, décris-moi le monde d'où tu viens.

– Il ne te plaira pas.

– J'ai besoin de savoir. »

Envahi par l'angoisse, Orisha aspirait à imaginer. Si elle lui racontait le Technomonde et son indifférence pour la création artistique, comment réagirait-il ? Elle craignait qu'il ne se remette à fuir... Toutefois, pour le bon déroulement de l'histoire, il fallait qu'il sache.

« La Terre d'où je viens est devenue le Technomonde. La misère, la guerre et les inégalités ont disparu. Nous vivons rassemblés dans d'immenses cités à travers la planète. Nous occupons nos journées à jouer aux jeux vidéo, à regarder des séries et des films, à écouter de la musique et à participer aux événements organisés sur les réseaux sociaux pour gagner des points. Lorsque nous avons assez de points, nous partons en voyage.

– Ainsi, la musique existe encore sur Terre... Quels sont les instruments utilisés ?

– Ce n'est pas la musique telle que tu la conçois. Elle est créée grâce à des Reveries, pour distraire. Elle est entêtante sans avoir la virtuosité des musiques du passé.

– Qu'est-ce qu'un Revery ? Un jeu vidéo, un film, des réseaux sociaux, tout cela ne m'est pas entièrement inconnu mais... Je ne parviens pas à me rappeler.

– Un Revery se constitue de deux perles noires qui se mettent dans les oreilles. Elles génèrent un écran holographique sensible au regard. Le Revery est à la fois notre pièce d'identité et le moyen de gagner des points. Sans Revery, nous n'avons pas le droit de rester dans le Technomonde. Je l'ai refusé et j'ai été envoyée dans un Centre d'Apprentissage de l'Aptitude.

– Un Centre d'Apprentissage de l'Aptitude ? De quoi s'agit-il ?

– C'est une prison pour les gens jugés inaptes à vivre en société.

– Prison. Je connais cela... Pour ceux qui désobéissent.

– Le Technomonde demande trop d'obéissance. Tout le monde doit se ressembler. Et puis... Il ne reste que la musique. La peinture, la sculpture et l'écriture ont disparu.

– L'écriture ? Il faut écrire la musique.

– Pas dans le Technomonde. Il suffit de la chanter, puis le Revery la transforme, la transpose sur un instrument, la modifie. On ne la joue pas soi-même.

– Mais les mains... Toute l'émotion transite par les mains. Je voulais jouer, je voulais créer une musique qui entrerait dans l'éternité. Même si la musique devait être facile, éphémère, rapide.

– Ton époque ne devait pas être très éloignée de la mienne. Ne te souviens-tu pas des villes ?

– Je n'aime pas ce mot. Ville. C'est froid, c'est gris, cela sent mauvais.

– Les cités du Technomonde sont différentes. Elles sont propres, l'air y est aussi pur qu'en montagne. Elles sont pleines de constructions audacieuses et scintillantes.

– Les villes de mon monde n'étaient pas comme cela. Parle-moi des films et des jeux vidéo.

– Ce sont des images que tu suis : dans les jeux, tu contrôles les personnages et tu dois respecter certaines règles pour avancer. Un même jeu peut donner plusieurs aventures différentes. D'autres fois, il n'y a presque pas d'histoire et seulement des niveaux à traverser. Les films, eux, sont des fables que tu regardes passivement. Un peu comme les livres, sauf que tu n'as rien à imaginer : il suffit de garder les yeux ouverts et d'écouter.

– Et les livres ? Redis-moi les livres.

– Un livre, c'est une histoire écrite avec des mots. Tu es libre d'inventer les personnages et tu n'es pas soumis aux contraintes d'un film. Un livre peut parler de n'importe quoi et durer aussi longtemps qu'on le désire. Dans un livre, ton imagination est ta seule limite.

– Cette liberté que tu décris, cela me rappelle la musique. L'émotion à l'état brut. Une force si communicative qu'elle s'apparente à de la magie.

– Tu connais la magie ? s'exclama Émilie.

– Oui, répliqua Orisha d'un air surpris. C'est-à-dire... Elle n'existe pas. Mais c'est amusant d'y penser, d'imaginer des

pouvoirs ou des créatures fantastiques, d'autres mondes, que sais-je.

– Sur le Technomonde, le concept de magie a disparu. Seule compte la technologie. Une fois j'ai... Lu un livre où la magie était réelle. C'était merveilleux.

– Si l'écriture n'existe plus sur ta Terre, comment les livres peuvent-ils perdurer ? souleva Orisha.

– J'étais dans la Bibliothèque, s'empressa de répondre Émilie. Un endroit où les derniers livres sont cachés. »

Zut. Elle s'était laissé piéger par son propre personnage.

« Comment l'as-tu trouvée ? enchaîna Orisha. Avec une technologie aussi puissante, on ne doit plus pouvoir dissimuler grand-chose.

– Pour quelqu'un qui a perdu la mémoire, tu as une excellente intuition. Es-tu sûr de ne pas venir de la même Terre que moi ?

– Les livres existaient, opina Orisha. Sinon, ce concept ne me serait pas familier. Et nous avons la technologie. Mais pas le Revery, j'en suis certain. Dis-moi comment tu as trouvé la Bibliothèque. »

Émilie éluda la question.

Ils venaient d'atteindre le sommet d'une colline : devant eux se dressait l'une des cités du Technomonde. Pourquoi pas la Civi, la Cité Vieille, celle que l'on réputait être la première et la plus éloignée de toutes les autres cités, tellement vétuste que l'on avait renoncé à y construire un centre de téléportation ?

Oui, la Civi, assez ancienne pour ne pas dépayser totalement Orisha, assez récente pour bénéficier des technologies réparatrices de base du Technomonde. Des technologies capables de remplacer des mains et des cordes vocales...

« Ces immeubles sont immenses ! s'émerveilla Orisha. Est-ce ton monde ?

– On dirait bien... Viens, allons voir ! Ils pourront sans doute te guérir !

– Que veux-tu dire ?

– Là où je vis, les maladies n'existent plus. Si nous allons dans un Centre de Soins, nos androïdes te grefferont des mains et une voix !

– Je ne suis pas sûr...

– Fais-moi confiance. »

Orisha s'engagea à la suite d'Émilie.

Alors qu'ils s'approchaient de la ville, des robots soldats montés sur des motos vinrent à leur rencontre.

« Soyez les bienvenus dans la Civi ! Que pouvons-nous... Oh ! Monsieur est blessé ! Qui vous a attaqué ?

– Mon compagnon ne peut plus parler, expliqua Émilie. J'étais partie en exploration quand je l'ai rencontré...

– Sans votre Revery ?

– Je l'ai oublié. Je voulais aller jusqu'à la colline et revenir... »

Être dans un rêve lui permettait de plier la cohérence à sa guise, quitte à se trouver à la limite du vraisemblable. Ils étaient dans la Civi, les robots pouvaient être d'anciens modèles indifférents à l'absence du Revery, non paramétrés pour scanner les corps et détecter les blessures internes touchant aux cordes vocales... L'histoire se déroulait dans le Technomonde. Peu importait qu'il s'agisse de celui d'hier ou d'aujourd'hui, que la Fête Fabuleuse y ait lieu ou pas. Là n'était pas ce qu'Émilie souhaitait explorer. Elle ne prendrait de la Civi que ce qui l'intéressait.

Les robots soldats acceptèrent de bon gré ses explications et la firent monter avec Orisha sur les sièges passagers. Le vent eut à peine le temps de les ébouriffer qu'ils étaient arrivés à destination ; Émilie ne se donna pas le loisir d'imaginer un paysage dont ils eussent pu se griser pendant la traversée. Elle voulait guérir Orisha : le reste de l'histoire viendrait après.

Ils furent déposés devant le Centre de Soins, où Orisha fut pris en charge bien qu'il n'ait pas de Revery ni de points pour payer. Ses blessures étaient trop graves pour le laisser ainsi ! Il en allait non de sa vie, mais de son confort quotidien. Concept primordial, droit élémentaire du Technomonde.

Émilie put accompagner Orisha et le rassurer alors qu'on l'emmenait dans une salle d'opération : un robot médical lui fit inhaler un gaz somnifère anesthésiant.

Émilie regarda les androïdes réparateurs nettoyer les moignons de son personnage, puis y fixer de belles mains articulées de la même couleur que sa peau, des mains qui lui obéiraient aussi bien que celles qu'elle lui avait arrachées. Si elle se plaisait à imaginer cette profusion de détails, elle ne tenait pas à préciser à son lecteur comment les machines s'y prenaient pour greffer des cordes vocales : elle savait que cela était possible, car tout l'est dans le Technomonde, mais aurait été incapable de décrire la manière d'y arriver.

Quand elle fut satisfaite, Émilie alla en salle d'attente, où elle s'efforça de réfléchir à ce qui viendrait ensuite. Orisha se réveillerait, soigné, prêt à aller de l'avant... Il découvrirait la Civi, les joies de l'oisiveté, puis ses limites, finirait par s'ennuyer. Commencerait alors leur vraie aventure. Celle qui lui avait paru si belle, avant. Les détails viendraient en temps voulu...

« Émilie. »

La voix, masculine, ronde, s'accordait à merveille avec le visage d'Orisha.

Un sourire gêné se forma sur ses lèvres ; il fit jouer ses doigts d'un air dubitatif.

« Orisha ! Comment te sens-tu ?

– Bien.

– Tu n'es plus obligé de parler dans ta tête.

– J'avais oublié. Ce n'est pas... Naturel. »

Émilie n'insista pas. Orisha s'habituerait, il ne se souviendrait bientôt plus du traumatisme de sa naissance et serait de nouveau lui-même. Celui qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être. Peu importait que cela paraisse trop rapide, trop facile, elle y penserait plus tard...

« Viens visiter la Civi. Il y a des monuments anciens ici qu'on ne trouve nulle part ailleurs.

– Où sont les instruments de musique ? Je voudrais jouer.

– Je te l'ai dit, avec le Revery, il n'y a plus d'instruments...

– La Cité Vieille a peut-être un musée ? »

Un musée. Ce personnage lui arrachait des mots auxquels elle n'aurait jamais eu recours. Un musée... En avait-elle seulement visité un, dans son enfance ? L'unique musée qui lui revenait en tête était celui de Promété...

Ils cherchèrent. Émilie fit en sorte que leur investigation soit longue et fastidieuse, qu'elle implique l'acquisition d'un Revery (nécessaire à un minimum de cohérence), l'exploration de la ville (inspirée des monuments d'Alma), qu'Orisha en profite pour écouter les musiques du jour et tente d'en composer.

Peine perdue : le jeune homme expédia les mélodies que son Revery lui proposait en les traitant de « bruit sans intérêt », et cessa de chanter au bout de trois notes en poussant un cri d'horreur.

« Ma voix !

– Que se passe-t-il ?

– Je ne peux plus chanter !

– Que veux-tu dire ? Tu viens de le faire...

– Mais je chante faux ! C'est affreux ! Les notes dans ma tête sont justes et se transforment en franchissant mes lèvres...

– C'est parce que tu n'as pas chanté depuis longtemps. Réessaye ! »

Orisha s'exécuta : la deuxième tentative fut pire que la première. Bien qu'elle essaie de rester impassible, Émilie tressaillit en entendant les fausses notes. Au fur et à mesure qu'Orisha chantait, sa voix se dérégla, devenant de plus en plus métallique, comme si ses cordes vocales s'éraillaient. Émilie avait beau insister pour qu'il persévère, pour qu'il réussisse, il échouait, luttait sans le savoir contre elle pour continuer à chanter faux, et s'abîmait, brisait sa voix dans ce combat.

« J'en ai assez ! s'exclama-t-il en jetant le Revery hors de ses oreilles. Conduis-moi au musée. Je dois jouer d'un véritable instrument. Cette machine ne parviendra jamais à transformer la crécelle qui me sert de voix en mélodie ! »

Émilie céda. Trouver le musée, obtenir l'autorisation de sortir un instrument de sa cage de verre pour l'essayer, la cohérence de son histoire était de plus en plus mise à mal, mais

elle était prête à tout pour qu'Orisha soit satisfait. Pour qu'il la laisse lui rendre ses mains et sa voix...

Le jeune homme commença par les instruments à cordes. Guitare, harpe, violon, violoncelle, luth, il exhuma de la mémoire d'Émilie des noms et des objets dont elle ne se savait pas dépositaire. Ses doigts volaient sur les fins cordons, pinçaient, accordaient, cherchaient en vain la note harmonieuse : ce fut une cacophonie. Et plus Orisha insistait, plus les notes s'éloignaient, se déformaient. Les instruments à vent, à cuivre, à percussion n'y changèrent rien.

Orisha ne parvenait pas à jouer.

« Ces mains ne sont pas les miennes ! cria-t-il.

– Nous allons retourner au Centre de Soins. Ils ont dû faire une erreur...

– C'est inutile ! Émilie, c'est pire que ce que je croyais. Je n'arrive même plus à penser pour te le dire ! Je me suis trop habitué à parler, je dois me servir de cette voix affreuse...

– Non, tout va s'arranger.

– La Source infinie n'a pas simplement volé mes mains et ma voix. Ce ne sont que des supports, mes moyens de création privilégiés.

– Je ne comprends pas...

– Elle a anéanti ma capacité de créer ! Cette voix dans ma tête m'a privé de mon inspiration et de mon don pour la musique !

– Tu peux réapprendre. Nous allons demander l'aide d'un Éducateur.

– C'est inutile, Émilie. Je suis bête de ne pas l'avoir vu plus tôt, je l'ai senti dès ma sortie du Centre de Soins mais... J'ai cru, j'ai espéré, et maintenant cet espoir me tue ! Je ne pourrai jamais retrouver ce que j'ai perdu.

– Nous allons...

– Cesse d'essayer de trouver une solution ! Je suis fini, entends-tu ? Tu me parles d'apprendre, je connais les notes, je sais les produire, mais le pont qui reliait mon esprit à ma main, à ma voix, est brisé ! Détruit, comme cette ville maudite que j'ai cru pouvoir fuir.

– Orisha... »

Son personnage ne l'écoutait plus. Il hurlait, s'égosillait de son insupportable voix métallique qui se cassait un peu plus à chaque cri, et Émilie comprit soudain ce qu'il cherchait à faire, comprit au moment où il y parvenait, les cordes vocales greffées se disloquèrent, le cri d'Orisha redevint celui de sa pensée, muet, net, puissant.

Il arracha l'une de ses mains et frappa l'autre contre le mur jusqu'à ce qu'elle soit réduite en miettes, indifférent à la douleur, cette souffrance qui l'avait vu naître, ce tourment qui était lui et sans lequel il ne pouvait désormais plus exister.

Quand il fut débarrassé de ses deux mains, il lança un dernier regard à Émilie avant de se précipiter vers la fenêtre pour se jeter dans le vide.

La plume d'Émilie lui tomba des mains.